

SMARH

SMARH

Ce fragment est tiré du prologue. Satan, après avoir été terrassé sous les pieds de l'archange Michel, se relève vainqueur et jette des cris de triomphe.

Merci, vous tous qui m'avez secondé! Honneur à la vanité qui s'appelle grandeur et qui m'a livré les poètes, les femmes, les rois.

Honneur à la colère ivre qui casse et qui tue.
Honneur à la jalousie, à la ruse, à la luxure qui s'appelle amour, à la chair qui s'appelle âme.
Honneur à cette belle chose qui tient un homme par ses organes et le fait pâmer d'aise! Grandeur humaine!

Vive l'enfer! A moi le monde jusqu'à sa dernière heure. Je l'ai élevé, j'ai été sa nourrice et sa mère, et je l'ai bercé dans ses jeunes ans. Comme il m'a aimé! comme il m'a pris!

Et moi, de quel ardent amour je lui ai imposé mes baisers de feu!

Je veillerai jusqu'à sa dernière heure sur ses jours. Je lui fermerai les yeux; je me pencherai sur sa bouche pour recueillir son dernier râle et pour voir si sa dernière pensée te bénira, Créateur.

.....

Le soir. — En Orient. — Dans l'Asie Mineure. — Un vallon avec une cabane d'ermite. — Non loin une petite chapelle.

UN ERMITE.

Allez, mes chers enfants, rentrez chez vous avec la paix du Seigneur. L'homme de Dieu vient de vous bénir et de vous purifier. Puisse sa bénédiction être éternelle et sa purification ne jamais s'effacer! Allez, ne m'oubliez pas dans vos prières, je penserai à vous dans les miennes.

(Après avoir congédié ses fidèles.)

Je les aime tous ces hommes et mon cœur s'épanouit quand je leur parle de Dieu. Ces

femmes me semblent des sœurs, des anges. Et ces petits enfants, comme je les embrasse avec plaisir!

O merci, mon Dieu, de m'avoir fait une âme si douce comme la vôtre et capable d'aimer! Heureux ceux qui aiment.

Quand j'ai jeûné longtemps, quand j'ai orné de fleurs cueillies sur les vallées ton autel, quand j'ai longtemps prié à genoux, longtemps regardé le ciel en pensant au paradis, que j'ai consolé ceux qui viennent, moi il me semble que mon cœur est large, que cet amour est une force et qu'il créerait quelque chose.

Je suis content dans cette retraite, j'aime à voir la rivière serpenter au bas de la vallée, à voir l'oiseau étendre ses ailes et le soleil se coucher lentement avec ses teintes roses.

Cette nuit sera belle, les étoiles sont de diamant, la lune resplendit sur l'azur. J'admire cela avec amour et quand je pense aux biens de l'autre vie, mon âme se fond en extases et en rêveries.

.....

La nuit. — La lune et les étoiles brillent. Silence des champs.

SMARH, seul.

(Il sort de sa cellule et marche.)

Quelle est donc cette science qu'on m'a promise? où la trouve-t-on? de qui la recevrai-je? par quels chemins mène-t-elle et où mène-t-elle, et, au terme de la route, où est-on? Tout cela, hélas! est un chaos pour moi, et je n'y vois rien que des ténébres.

Où irai-je? Je ne sais, mais j'ai un désir d'apprendre, d'aller, de voir. Tout ce que je sais me semble petit et mesquin; des besoins inaccoutumés s'élèvent dans mon cœur. Si j'allais apprendre l'infini, si j'allais vous connaître, ô monde sur lequel je marche; si j'allais vous voir, ô Dieu que j'adore!

Qu'est-ce donc? ma pensée se perd dans cet abîme.

Est-ce que je n'étais pas heureux à vivre ainsi saintement, à prier Dieu, à secourir les hommes? Pourquoi me faut-il quelque chose de plus?

L'homme est donc fait pour apprendre, puisqu'il en a le désir?

Je n'ai que faire de ce que tous les hommes savent, je méprise leurs livres, témoignage de leurs erreurs.

C'est une science divine qu'il me faut, quelque chose qui m'élève au-dessus des hommes et me rapproche de Dieu.

Oh! mon cœur se gonfle, mon âme s'ouvre, ma tête se perd; je sens que je vais changer; je vais peut-être mourir, c'est peut-être là le commencement d'éternité bienheureuse promise aux saints.

Un siècle s'est écoulé depuis que je pense, et déjà depuis que cet inconnu m'a parlé, je me sens plus grand; mon âme s'élargit peu à peu comme l'horizon quand on marche, je sens que la création entière peut y entrer.

.....
Où est donc l'être inconnu qui m'a bouleversé l'âme?

.....
.....

SMARH.

SATAN, SMARH

SATAN.

Me voilà, j'avais promis de revenir et je reviens

SMARH.

Pourquoi faire ?

SATAN.

Pour vous, mon maître.

SMARH.

Pour moi ? et que voulez-vous faire de moi ?

SATAN.

Ne vouliez-vous pas connaître la science ?

SMARH.

Quelle science ?

SATAN.

Mais il n'y en a qu'une, c'est la science, la vraie science.

SMARH.

Comment l'appelle-t-on donc ?

SATAN.

C'est la science.

SMARH.

Je ne la connais pas ; où la trouve-t-on ?

SATAN.

Dans l'infini.

SMARH

SMARH

L'infini, c'est donc elle ?

SATAN.

Et celui qui connaît, sait tout

SMARH.

Mais il n'y a que Dieu

SATAN.

Dieu ? qu'est-ce ?

SMARH.

Dieu, c'est Dieu.

SATAN.

Non, Dieu c'est cet infini, c'est cette science

SMARH.

Dieu, c'est donc tout ?

SATAN.

Arrête, tu déraisonnes, ton esprit encore borné ne peut monter plus haut ; tu es comme les autres hommes, le monde est plus haut que ton intelligence ; c'est ton front trop élevé pour ton bras d'enfant. Tu te tuerais en voulant l'atteindre. Il te faut quelqu'un qui te monte à la hauteur de toutes ces choses. Ce sera moi.

SMARH.

Et que m'enseigneras-tu donc ?

SMARH.

SATAN.

Tout.

SMARH.

Viens donc.

(Dans les airs).

SATAN ET SMARH.

(Planant dans l'infini.)

SMARH.

Depuis longtemps nous montons, ma tête tourne, il me semble que je vais tomber.

SATAN.

Tu as donc peur ?

SMARH.

Aucun homme n'arriva jamais si haut ; mon corps n'en peut plus. Le vertige me prend, soutiens-moi.

SATAN.

Rapproche-toi plus près de moi, viens, cramponne-toi à mes pieds, si tu as peur.

SMARH.

Étrange spectacle, voilà le globe qui est là devant moi et je l'embrasse d'un coup d'œil ; la

SMARH.

terre me semble entourée d'une auréole bleue et les étoiles fixées sur un fond noir. . . .

SMARH.

Oh ! grâce, grâce ! assez, assez, je tremble, j'ai peur ; il me semble que cette voûte va s'écrouler sur moi, que l'infini va me manger, que je vais m'anéantir aussitôt.

Les oiseaux des nuits. Des vautours, des mouettes sortent des rochers et viennent planer à l'entour ; de temps en temps ils s'abattent sur le rivage en troupe et vont tirer des varechs ou des débris dans la mer. Les vagues bondissent et leur bruit retentit dans les cavernes.

L'écume saute sur les rochers à fleur d'eau, et quand le flot s'est retiré, un silence se fait. L'on n'entend plus que le clapotement toujours diminuant des derniers battements de la vague entre les grosses pierres, puis au loin un bruit sourd. — Les oiseaux de proie redoublent leurs cris déchirants.

SMARH.

O puissance de Dieu, que vous êtes grande !

Oui, la nature fait peur.

Mais je voudrais voir le monde, car je ne sais rien de la vie.

SATAN.

Il est facile de tout apprendre. Je vais t'y conduire.

(Il appelle : Yuk, Yuk.)

(Yuk paraît.)

YUK

Quoi?

SATAN.

On te demande ce que c'est que la vie.

YUK.

Qui cela? qui fait une pareille question?

(Satan lui désigne Smarh.)

Vraiment

(Riant.)

La vie! Ah! par Dieu ou par le diable, c'est fort drôle, fort amusant, fort réjouissant, fort

vrai. La farce est bonne, mais la comédie est longue. La vie, c'est un biscuit taché de vin, c'est une orgie où chacun se soûle, chante et a des nausées; c'est un verre brisé, c'est un tonneau de vin âcre, et celui qui le remue trop avant y trouve souvent bien de la lie et de la boue.

Eh! bien, oui, nous allons gravir sur quelque hauteur d'où nous aurons un beau coup d'œil. Je puis, par Dieu, vous accompagner, car le Dieu du grotesque est un bon interprète pour expliquer le monde.

Smarh, Satan et Yuk, parcourent le monde. Ils rencontrent un malheureux. Satan l'excite à tuer Yuk pour s'emparer de son riche pourpoint. Le pauvre fasciné se rue sur Yuk qui tombe à terre percé de coups.

SATAN.

Holà, la police! un homme d'assassiné; prends-moi ce gueux-là.

Mais Yuk se relève.

YUK

Vous croyiez vraiment que j'étais mort? Oh!

par Dieu, il n'y aurait plus de monde ni de création le jour où je cesserais de vivre. Moi, mourir! ce serait drôle! Est-ce que je ne suis pas aussi éternel que l'éternité?

Moi, mourir! mais je renais de la mort même; je renais avec la vie, car je vis même dans les tombeaux, dans les poussières.

Celui qui dira que je ne suis plus, mentira.

.....

Comment concevez-vous l'idée d'un monde sans moi, sans que j'en occupe les trois quarts, sans que je ne les fasse vivre en entier?

(Les gens du guet prennent le pauvre.)

SATAN.

Tant mieux, ce drôle-là m'assommait; mais, au reste, il serait fâcheux de le faire mourir sitôt. Il faudra qu'il brûle sa prison, viole six religieuses et massacre une trentaine de personnes avant de rendre l'âme.

.....

Ils reprirent leur route et ils allèrent, par la nuit obscure, si loin qu'ils changèrent de monde et

qu'ils arrivèrent au bord d'un beau fleuve. On entendait le bruit de l'eau dans les bambous dont les têtes ployaient sous le souffle du vent. Les ondes bleues roulaient éclairées par la lune qui se reflétait sur elles. Au ciel, les nuages l'entouraient et roulaient emportés en se déployant, et les eaux du fleuve aussi s'en allaient lentement entre des prairies toutes pleines de silence, de fleurs. Les flots étaient si calmes qu'on eût pris le courant pour quelque serpent monstrueux qui s'allongeait lentement sur les herbes pour aller mordre au loin l'Océan.

Cependant on voyait glisser dessus les ombres scintillantes des étoiles et les masses noires des nuages. Souvent aussi les deux ailes blanches des cygnes disparaissaient dans les joncs verts.

La nuit était chaude, limpide, toute vaporeuse, tout humide; elle était transparente et bleue comme si un grand feu d'étoile l'eût éclairée; c'était un horizon large et grand qui baisait au loin le ciel d'un baiser d'amour et de volupté.

Smarh se sentit revivre. Je ne sais quelle perception jusque-là inconnue de la nature entra dans son âme comme une faculté nouvelle, comme une jouissance intime et transparente au dedans de laquelle il voyait se mouvoir confusément des pensées riantes, des images tendres, vagues, indéceses....

Suivent de nombreuses apparitions de femmes. Smarh les repousse. Puis il est tenté par des tables chargées des mets les plus exquis, par des

palais, des royaumes, la richesse, la jouissance sous toutes ses formes. Puis il veut du sang et prend part à de gigantesques combats. Enfin, las de tout, il arrive au bout du monde, au bord de l'Océan.

SMARH.

Qu'est-ce que le monde? Qu'il est petit! J'y étouffe! Élargis-moi cette terre, étends ces océans, agrandis-moi l'atmosphère où je vis. Est-ce là tout? Est-ce que la vie se borne là? J'ai dévoré le monde, je veux autre chose, l'éternité! l'éternité!

.....

..... Et il tâcha de faire un grand tas de toute la poussière qu'il avait faite. Il éleva une pyramide de têtes de morts séchées par les vents; il balaya avec des drapeaux déchirés le sang versé, et il le mit dans une fosse, et il répétait: Gloire! gloire! Mais tout croula vite. La poussière même s'envola, les ossements s'engloutirent; la terre but le sang, et il sentit une voix qui disait derrière lui:

LA MORT.

L'éternité, la gloire, l'immortalité! c'est moi!

Mais se leva lentement, et comme une ombre qui sort d'un tombeau, un long linceul tout pourri

qui enveloppait un squelette avec des lambeaux de chair aussi verts que l'herbe des cimetières. Il avait une tête toute jaunie avec un vieux sourire froid de courtisane. — Son bâton était un sceptre doré qui portait un soc de charrue. Plein de colère, il s'écria:

Qui ose dire qu'il y a de l'immortalité!

YUK.

C'est moi qui l'ose.

LA VOIX.

Sais-tu qui je suis? Vois donc mes pieds tout pleins de la poussière des empires, et la frange de mon manteau toute mouillée par les larmes des générations.

(Il secoua son linceul et il en tomba de la poussière rouge.)

C'est l'histoire (ajouta le spectre).

Ose dire qu'il y a immortalité sans moi!

YUK.

Pour moi.

LA MORT.

Qui donc es-tu?

YUK.

Et toi?

LA MORT.

La Mort... Et toi?

YUK.

Vois donc, ma tête va jusqu'aux nues, mes pieds remuent la cendre des tombeaux ; quand je parle, c'est le monde qui dit quelque chose, c'est le créateur qui crée, c'est la créature qui agit. Je suis le passé, le présent, le futur, le monde et l'éternité, cette vie et l'autre, le corps et l'âme. Tu peux abattre des pyramides et faire mourir des insectes, mais tu ne m'arracheras pas la moindre parcelle de quelque chose. Je me moque de tes jours de sépulcre, je me ris de ta faux..... Les fleurs, le sang, les sanglots, tout ce magnifique cortège dont tu te fais gloire ; les ruines, le passé, l'histoire, tous ces grains de sable qui forment ton trône, le monde qui est la roue sur qui tu tournes dans le temps, tout cela te dis-je, depuis les océans les plus larges jusqu'aux larmes d'un chien, depuis un trône jusqu'à un brin d'herbe, tout cela, ton domaine, ta gloire, ton royaume, que sais-je, enfin, tout ce que tu manges, tout ce que tu dévores, tout ce qui vit et qui meurt, tout ce qui est, commence pour finir, tout cela me fait pitié, tout cela me fait rire

moi, et d'un rire plus fort que le bruit de ton pied quand il broie le monde d'un seul coup.

LA MORT.

Qui donc es-tu?

YUK.

Eh quoi, ne m'as-tu donc jamais vu ? Aux funérailles des empereurs, n'était-ce pas moi qui étais couché sur le drap noir, qui conduisais les chevaux ? n'est-ce pas moi qui ai creusé les fosses, qui ai fait pourrir ensemble les cadavres des héros dans leurs mausolées de marbre, et les charognes de loups sur les feuilles des bois ?

N'as-tu pas vu quelque chose de plus fort que le temps, quelque chose qui le mène, qui le pousse, le remplit et l'enivre ? N'as-tu pas vu une autre éternité dans l'éternité ? Tu crois donc que tout est fini quand tu as passé.

LA MORT.

Qui donc es-tu ? parle, parle.

YUK.

Je suis le vrai, je suis l'éternel, je suis le bouffon, le grotesque, le laid, te dis-je. Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera. Je suis toute l'éter-

nité à moi seul. Pardieu, tu me connais bien, plus d'une fois je t'ai baisée au visage et j'ai mordu tes os. Nous avons eu de bonnes nuits enveloppés tous deux dans ton linceul troué.

LA MORT.

C'est vrai, je t'avais oublié, ou du moins je voulais t'oublier, car tu me gênes, tu me tirailles, tu m'épuises, tu m'accables, tu veux avoir à toi seul tout ce que j'ai, et je crois qu'il ne me resterait plus qu'un seul fil de mon manteau, que tu me l'arracherais.

YUK.

C'est vrai, je suis un époux quelque peu tyrannique, mais je t'apporte chaque jour tant de choses que tu ne devrais pas te plaindre.

LA MORT.

C'est vrai, faisons bon ménage, car nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre. Après tout, tu manges encore les miettes qui tombent de ma bouche et la poussière que font mes pieds.

Smarh finit par être précipité dans le néant. Satan verse une larme, mais Yuk se met à rire en se précipitant sur une femme qu'il étouffe sous son étreinte.

RABELAIS